

Un Cas de Conscience

J'AI reçu, une de ces semaines dernières, la lettre suivante:

Chère Françoise,

Voulez-vous me permettre de vous soumettre mon cas, et vous me direz ensuite, tout franchement, ce que vous en pensez? Je ne m'engage nullement à changer de ligne de conduite, vous savez. Mais il me serait intéressant de connaître votre façon d'envisager la chose. Voici:

Je suis une jeune mariée d'à-peu près deux ans de ménage. J'ai un délicieux bébé de quatorze mois. Sans être riches, mon mari et moi, nous avons un peu plus que la nécessaire, ce qui me permet, — pour ne parler que de moi — d'avoir un service bien ordonné dans mon gentil appartement.

Mon mari, aussi jeune d'âge que moi, aime à sortir. Oh! je ne lui en fais pas un reproche, aimant assez moi-même les distractions du dehors, mais, pour la clarté de mon récit, il importe que vous sachiez que c'est plutôt lui que moi qui parle de passer quelques-unes de nos soirées au dehors. Nous allons donc, tantôt au théâtre, tantôt à des concerts et à des conférences, quelquefois chez des amis, tout à fait dans l'intimité, ce qui est plus charmant, je vous assure, que les grandes réunions mondaines.

Or, j'accompagne mon mari partout, par goût le plus souvent, par devoir toujours. Car j'estime qu'il est du devoir d'une femme de sortir avec son mari, et d'empêcher, par là, qu'il retourne à de vilaines habitudes de garçon. Vous comprenez, hein! Et puis, ne doit-on pas d'abord être agréable à son époux? N'est-ce pas là le premier souci et la meilleure vertu d'une femme?

Je vous vois venir. Vous vous dites, avec cette légère lueur de ma-

lice qui brille si souvent dans le coin de votre œil, et que je connais si bien, — hélas, pour mes dépens! —: "Mais qui l'empêche de suivre son mari, cette petite femme? — où veut-elle en venir en fin de compte, avec toutes ces manières?..."

Attendez un peu. J'ai des amies, — non, non, ne riez point, ce n'est pas ce que vous pensez, — j'ai des amies, mariées comme moi, et tout aussi heureuses que moi, je le jurerais. Elles ont aussi, un, deux, ou trois enfants. L'autre jour, nous causions, ces messieurs étaient au fumoir, et savez-vous ce qu'elles m'ont toutes reproché, avec un ensemble presque touchant? De négliger mon enfant au profit de mon mari!

"Je devais, disaient-elles, être mère d'abord, épouse ensuite. Je devais consacrer mon temps à l'enfant et non au père", et coëtera, et coëtera. Il y en avait long, je vous assure.

J'avais beau leur dire que mon cher petit bébé n'était point malade, sauf quelques très anodines coliques de temps en temps, que je le laissais, à chacune de mes sorties, en des mains responsables, — celles d'une garde-malade pour enfants, qui en avait plus de soin que j'en aurais pris moi-même, — aucune de mes raisons n'a pu distraire ces dames de leur idée.

Ai-je tort? ont-elles raison? Je viens aujourd'hui vous soumettre ce problème. "Il faut toujours demander conseil, a dit Mme Swetchine, pas toujours pour le suivre, toujours pour s'éclairer."

Je ne veux point, je vous l'ai dit, habituer mon mari à sortir sans moi. En fin de compte, ne m'a-t-il pas épousée pour être sa compagne, celle des bons et des mauvais jours, celles des grandes et des petites heures? Je suis encore jeune, mais j'en

ai vu trop de ces ménages où la femme est l'esclave de ses enfants, et leur sacrifie sans cesse le mari.

Rentre-t-il, après son bureau à la maison: "Ne parle pas haut, ne rie pas fort, l'enfant dort." Ou bien: "Le repas n'est pas prêt, le petit a tellement eu mal aux dents, que la cuisinière et moi ne savions que faire pour le distraire."

Le mari veut-il faire l'amabilité d'emmener sa femme au théâtre:

"Impossible, mon pauvre ami, Fifi ne peut s'endormir sans que je reste près de lui."

Ainsi de suite. Jamais rien pour le mari: ni caresse, ni baiser, pas même de confitures, car, Fifi mange toujours tout.

J'ai vu cela, moi. Et voilà pour quoi, j'ai adopté ma présente ligne de conduite. J'aime mon mari, j'entends qu'il continue de m'aimer jusqu'à la fin du chapitre. Et c'est en rendant ma présence agréable et nécessaire, qu'il continuera de m'aimer, parce qu'il me croira indispensable à son bonheur et à son bien-être.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous écrire, mais, vraiment, quand je constate toutes ces pages noircies accumulées à côté de moi, je suis confuse d'avoir déjà tant parlé.

Marie-Marthe

Je vais désappointer, je le crains, ma gente correspondante, car je n'ai pas de lumière nouvelle à jeter sur son état d'âme... Je n'ai pas qualité, — et je le confesse tout haut — pour donner un jugement sur une aussi troublante question.

Mais je fais appel à toutes celles des lectrices du "Journal de Françoise" qui ont de l'expérience, et leur prie de m'écrire ce qu'elles pensent de la délicate situation que me soumet Madame Marie-Marthe.

Je publierai avec empressement et joie, les réponses qui me seront envoyées. Plusieurs têtes valent toujours mieux qu'une seule.

Françoise.